

L'Ecrin des Demoiselles

[Pour l'Album des Familles]

JOURNAL

DE

Mlle ANNA DE LURI

(FRAGMENTS)

transmis à l'Album des Familles par une de ses
amies de Pertuis, département de Vaucluse,
France.

(Suite)

12 mars 1870.

CHÈRE LOUISE,

J'ai lu avec beaucoup de joie ta dernière lettre tant à cause du bien qu'elle m'a fait qu'à cause du désir que j'avais de recevoir de tes nouvelles. J'ai vu avec tristesse que tu avais passé une mauvaise semaine d'épreuves ; cela ne me fait pas de la peine puisque je te vois ferme et constante dans ton devoir ; cependant j'aimerais mieux te sentir tranquille, jouissant en paix de l'amour de Jésus et non bouleversée par tant de misères. Mais courage ! la lutte est la condition du mérite. Souviens-toi que tu n'es pas seule à porter le poids de l'épreuve, je la partage en m'unissant à toi dans le cœur adorable de Jésus, notre bon-cœur impénétrable. A l'abri de ce cœur aimé nous pourrions chanter ce beau cantique dont je murmure quelques strophes il n'y a qu'un instant :

— suis-moi : toujours mon cœur sera ton guide :
Ferme les yeux, je conduirai tes pas !
Que craindrais-tu sous ma puissante égide ?
Rien, mon Jésus, pas même le trépas !

Ma chère amie, nous ne craindrons jamais rien, pas même la mort, puisque l'une et l'autre tenons si peu à la vie. Jésus est notre guide ; nous l'aimons et nous méprisons tout le reste pour son amour. Je te l'avoue, rien ne me tente plus du côté de la terre ; rien

ne m'entraîne vers le monde, et je regarde avec une véritable pitié ceux et surtout celles qui lui demandent des jouissances et des fêtes. *L'Imitation de Jésus-Christ* nous trace une belle ligne de conduite au sujet du mépris des choses extérieures. Tel qu'un vrai Israélite, dit-elle, affranchi de toute servitude, entrez dans le partage et dans la liberté des enfants de Dieu, qui, élevés au-dessus des choses présentes, contemplant celles de l'Eternité ; qui donne à peine un regard à ce qui passe, et ne détachent jamais leurs yeux de ce qui durera toujours ; qui, supérieurs aux biens du temps, ne cèdent point à leur attrait, mais plutôt les forcent de se servir du bien, selon l'ordre établi par Dieu, le régulateur suprême, qui n'a rien laissé de désordonné dans ses œuvres.

Ces paroles font un grand bien à l'âme, car quoi de plus beau que d'être libre et de ne pas enchaîner chacune de ses affections à des objets qui passent avec le temps et ternissent la pureté du cœur. Hélas, chère amie, dans quel siècle malheureux vivons-nous ? Où sont les affections nobles et généreuses ? Où sont les cœurs purs ? Toutes les jeunes filles de notre âge, sauf de très rares exceptions, se laissent entraîner par je ne sais quel engouement du luxe qui en donnant de la légèreté à leur corps ne donne pas grand poids à leur esprit. Encore si le cœur était intact ! mais ces pauvres insensées prennent trop de soin à leur parure extérieure, pour veiller avec attention sur cette autre parure, bien autrement précieuse et nécessaire, qui consiste dans l'innocence de l'âme. J'ai souvent honte pour elles quand elles s'ingénient à suivre tous les caprices de la mode, à se surcharger d'ornements ridicules, et souvent déplacés, qui les font prendre pour ce qu'elles ne sont point. Les moralistes combattent le luxe des femmes, par les excès de dépenses qu'il occasionne, le dégoût de sa condition et du travail qu'il inspire toujours, par les pertes de temps qu'il exige. Ils ont sans doute raison, mais sont-ce là les plus funestes conséquences ? Je ne sais quel écrivain a dit ces paroles : " Le luxe des femmes est un des plus puissants moyens de corruption que le démon ait inven-

te." En effet voilà le mal, la perte des âmes, et on semble ne pas y croire : cependant quoi de plus facile à constater ? Si une femme est mise selon sa condition, avec simplicité et modestie, elle passe ; et si son regard n'est pas provocateur, personne ne lui fait attention. Si elle est chargée d'ornements ou dans une mise peu commune, on la voit venir de loin ; les regards se concentrent sur elle, et le démon se sert de ses atours et de ses manières pour attirer les yeux des spectateurs jusqu'aux traits de sa figure. Je te le demande, chère amie, pourquoi la regarde-t-on, et quels seront les sentiments de ceux qui, attirés par l'éclat de sa toilette, sourient en la voyant ? Te figures-tu ce monde de mauvaises pensées, de désirs pernicieux, de sensations inavouables ? Oh ! je tremble à la pensée de tant de péchés mortels dont les femmes légères et mondaines sont l'occasion ! Dieu, ce me semble, leur demandera un compte rigoureux de toutes ces chutes, de toutes ces âmes damnées à cause d'elles, de leur luxe, de leur vanité ; car après tout, rien n'est plus vain que cet étalage fantaisiste et capricieux de la toilette. Il ne donne ni la piété, ni la science, ni le bonheur ; il ne donne pas même la considération de la part du monde, car les honnêtes gens savent à quoi tout se réduit souvent. Quelle grâce Dieu nous a faite, chère Louise, en nous donnant le goût de la simplicité et le mépris de ces ornements qui ne seraient pas de notre condition, parce que la vertu ne doit pas y trouver ses avantages. Nous serons ainsi estimées du monde, et nous n'aurons jamais sur la conscience de pouvoir être, pour les autres, une occasion de chute et de ruine. Hélas ! que de femmes, même pieuses, se font illusion là-dessus !

1er avril 1870.

Ne t'imagines pas que je t'oublie, chère Louise ! je t'aime trop, et laisse-moi te redire qu'il est bien doux de s'aimer de la sorte, car à tout instant, à toute heure, je suis toujours sûre de te rencontrer dans les cœurs de Jésus et de Marie, notre divine Mère ; je suis toujours sûre que cette amitié n'aura point de fin, puisqu'elle est fondée sur des bases autrement solides que les